

jamais été, vous imaginez-vous que le seul effort à faire était d'accepter une jeune et jolie femme avec une immense dot, et des espérances incalculables ?

— Non, sans doute, répondit Tragaduros avec hésitation. Cependant...

— Je vous l'ai dit, je cherche un homme fort, qui préfère une mort prompte et glorieuse peut-être, avec la perspective des honneurs et des richesses, à l'agonie lente d'une vie sans richesses et sans honneurs. C'est donc à la condition de pouvoir compter sur votre courage, sur vos efforts pour arriver à atteindre notre but, que je veux faire de vous le plus riche propriétaire du nouveau royaume. Si je me suis trompé, si vous n'êtes pas cet homme que je cherche, si le péril vous effraye, peut-être trouverai-je quelqu'un à votre place qui se rira d'un danger que doit payer une immense fortune.

— Voyons donc, répliqua le sénateur après avoir fait quelques pas dans la chambre pour calmer son agitation, ce que vous attendez de moi et sur quelles ressources vous pouvez compter.

— Il y a dix ans, j'ai combattu l'indépendance de votre pays dans ces provinces. J'en connais les ressources, les richesses incalculables, et quand je les quittai, un secret pressentiment m'avertissait que j'y reviendrais encore.

— Le hasard m'avait fait rencontrer don Augustin, alors occupé à se créer la magnifique opulence dont il jouit aujourd'hui. Je pus lui rendre un service signalé en préservant sa maison du pillage, en sauvant même sa vie, car il n'avait pas assez caché sa sympathie pour la cause espagnole. J'entretenais avec lui des relations secrètes. Je savais que la Sonora, mécontente, tentait aussi de secouer le joug de la république fédérale. Je fis goûter au prince déhérité la hardiesse de mon projet, et je vins ici. Don Augustin fut un des premiers à qui je m'ouvris. Son ambition fut flattée des promesses que je lui prodiguai au nom de mon maître, et il se mit tout entier à ma disposition.

— Malgré les grandes ressources pécuniaires dont je puis disposer, je cherchai à les augmenter encore : le hasard me seconda. J'avais connu, à l'époque où je combattais dans cet État, un jeune drôle qui trahissait tour à tour les Espagnols et les insurgés ; ce jeune homme s'appelle aujourd'hui Cuchillo. Mes relations avec lui furent d'une autre espèce.

— Je m'aperçus qu'il conduisait le régiment que je commandais dans une embuscade d'insurgés ; j'ordonnai de le pendre au premier arbre que nous rencontrerions. Heureusement pour lui, on avait pris mes ordres trop au pied de la lettre, nous étions au milieu de vastes savanes sans arbres d'aucune espèce, et l'ordre n'était pas facile à exécuter. Dans les marches et contremarches que je fus obligé de faire, l'ordre de son exécution ne put donc être accompli de suite, il s'évada. Cuchillo n'en avait pas conservé de rancune.

— Vous m'avez vu, au village de Huerfano, renouer connaissance avec lui pour lui acheter, à beaux deniers comptants, le secret d'un immense placer,

celui vers lequel je vais diriger l'expédition qui s'est formée sous mes ordres.

— Cuchillo seul, vous et moi, — l'Espagnol taisait le nom de Tiburcio, — connaissons maintenant le motif de cette tentative dont le but ostensible n'est qu'une nouvelle expédition du genre de celles qu'on a déjà plus d'une fois entreprises. Vous, seigneur sénateur, vous resterez ici avec la tâche bien douce de faire accueillir vos vœux par la belle Rosarita ; pour moi, je me réserve les dangers sans nombre des pays inconnus où je veux pénétrer. Quant à Cuchillo, s'il me trahit, je lui infligerai cette fois de ma main un châtement aussi mérité que le premier mais plus prompt, car je ne sais qui me dit que le traître n'a pas changé.

— Le produit de cette expédition, dont ma qualité de chef m'assure la plus riche part, sera joint encore aux ressources dont je puis disposer. Les hommes sous mes ordres pourront même, au besoin, se convertir en partisans dévoués, au cas probable où il faudrait en venir aux mains avant les secours qui me sont promis d'Espagne, car l'Europe en ce moment regorge de population et cherche de toutes parts à verser son trop-plein ; les aventuriers viendront en foule se ranger sous nos bannières et conquérir le nouveau royaume dont l'Europe mettra encore la couronne sur la tête d'un de ses fils."

L'Espagnol se promenait à grands pas dans la chambre, animé d'un enthousiasme fougueux, comme s'il eût tenu entre ses mains le sceptre et le manteau royal que son orgueil rêvait d'octroyer à son maître. Une ardeur belliqueuse brillait dans ses yeux, et il paraissait avoir oublié la présence du sénateur. Ce ne fut qu'au bout de quelques instants qu'il se souvint que, dans un projet comme le sien, l'intrigue devait être le précurseur, le soutien de la force et de l'audace, et ce fut avec une légère nuance de dédain qu'il s'adressa à celui qui devait faire jouer ces ressorts cachés, dont les hommes de sa trempe rejettent le maniement personnel.

— Maintenant, dit-il, votre tâche doit être plus pacifique. A nous le combat en plein jour ; à vous les menées dans l'ombre. Votre fortune, reconstruite par la riche alliance que je vous ai ménagée, va vous rendre l'influence que vous avez perdue. Des deux cent mille piastres dont se composera la dot de votre femme, vous en emploierez cent mille à vous faire des partisans dans le Sénat et dans ce que vous appelez votre armée. Cette somme vous sera payée avec usure, et dussiez-vous la perdre, vous feriez encore une excellente affaire ; mais il n'en sera rien.

— Le but apparent que vous vous proposerez sera de détacher l'État de Sonora de l'alliance fédérale : les motifs ne vous manqueront pas ; à peine la Sonora a-t-elle plus de privilèges qu'un simple territoire. Vos intérêts ne sont pas les mêmes que ceux des États du centre. Chaque jour des lois, d'utilité locale pour ces États, deviennent pour vous des lois tyranniques. Un président qui gouverne vos finances, vos douanes, à sept cents lieues de distance, est une dérision. L'argent répandu à propos fera lever l'étendard de l'indépendance aux soldats désœuvrés